

UNE NOUVELLE INÉDITE DE
**CATHERINE
POULAIN**

LES NOMADES DE
L'OURAL POLAIRE

HENRY DE MONFREID
ARTISTE ET CONTREBANDIER

DOSSIER ÎLES
PARADIS PERDUS ?

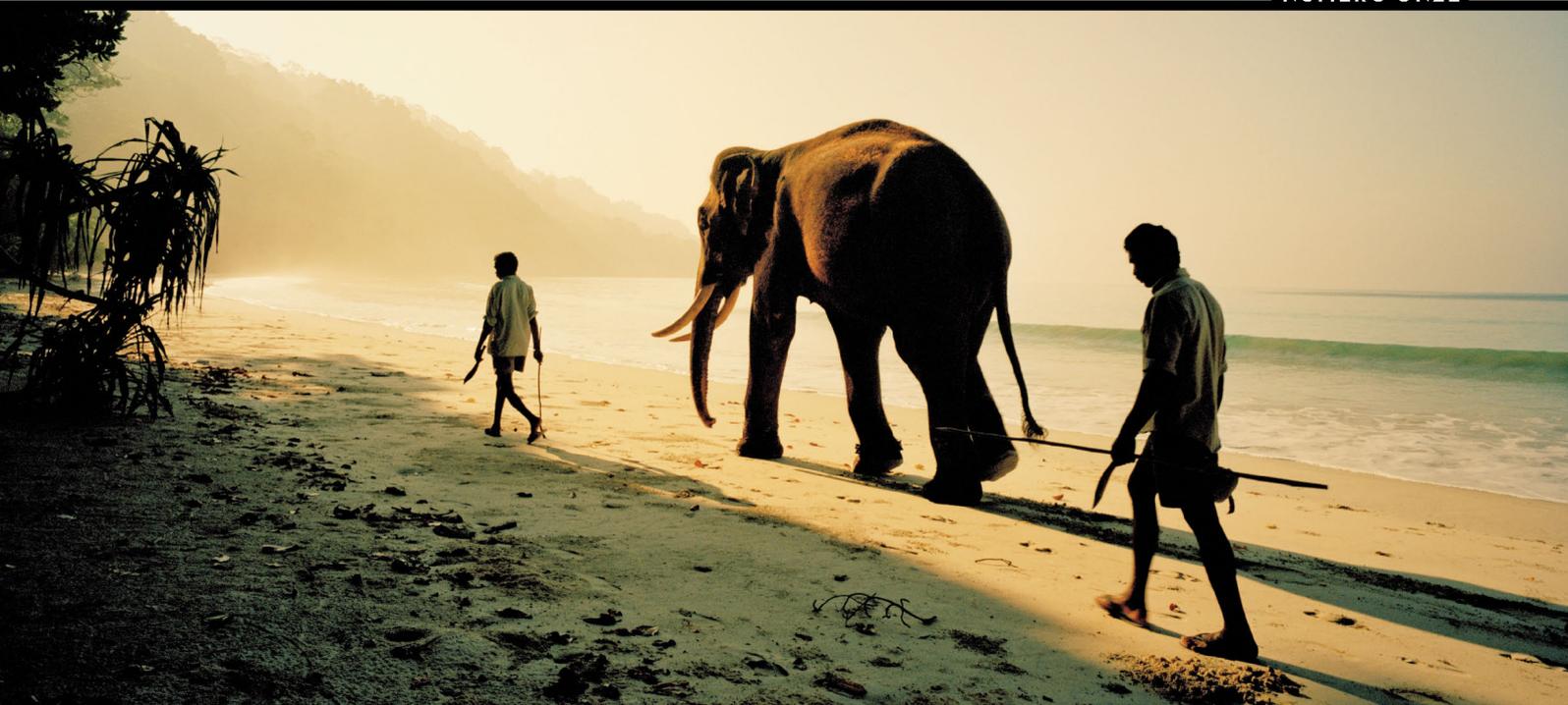
LE PLAIDOYER DE
ALAA EL ASWANY

FRÉDÉRIC LOPEZ
RETOUR EN TERRES INCONNUES

PRINTEMPS 2019

LONG COURS

NUMÉRO ONZE





Archipels volcaniques ou atolls coralliens, ce sont les perles des océans, les confettis du globe. Bali, Pâques, Tahiti, Maldives, Seychelles, Fidji, Kerguelen... Leurs noms ont toujours fait rêver. De Lesbos à Cythère, de Capri à Tortuga, elles font partie de notre imaginaire.

De tout temps, les îles lointaines ont été considérées comme des paradis, des eldorados, voire des refuges pour naufragés, des oasis de survie pour marins atteints du scorbut. Ces terres édéniques continuent de fasciner les touristes, les croisiéristes adorent y faire escale, et il est de tradition d'offrir aux couples qui convolent un voyage de noces à Bora Bora ou Aitutaki (îles Cook).

À la fois microcosmes de l'humanité et symboles de la diversité biologique, les îles se heurtent à un problème : leur magie nous fait oublier leur fragilité. Chacune est un écosystème. La plupart abritent des espèces endémiques ; les plus insolites étant les lémuriers de Madagascar ou encore les dragons de Komodo. Sans oublier les fous à pattes bleues des Galápagos : ils ont permis à un certain Darwin d'élaborer sa théorie de l'évolution. Cette révélation, basée sur l'observation de la nature – en l'occurrence les différences d'une île à l'autre –, a révolutionné les sciences.

Quant au monde sous-marin, trop souvent ignoré, il demeure une source perpétuelle d'émerveillement.

Dans un grand tour du globe, les auteurs de **Long Cours** ont parcouru l'Atlantique sud et le Pacifique, la mer d'Andaman, la Manche et l'océan Indien, du Sri Lanka à Mayotte, des îles Anglo-Normandes aux Lofoten, en passant par l'archipel des Mergui, sanctuaire des Mokens, peuple nomade qui vit en osmose avec les éléments aquatiques. En voyageant à la recherche des paradis perdus – ou pas, ou presque –, nos auteurs ont confronté leurs lectures d'enfance aux réalités du monde actuel. Ou quand la poésie des récits côtoie le prosaïsme du reportage de terrain. Aujourd'hui menacées par la pollution marine et les effets du dérèglement climatique, à commencer par la montée des eaux, les îles seront-elles bientôt en voie de disparition ?

Tristan Savin

SOMMAIRE

Regard d'ailleurs
**6 LE LIBAN,
CE PETIT PAYS SI
IMPORTANT**
par Alexandre Najjar

Sciences
**14 UN CORAIL DANS
LE LAVE-LINGE**
par Antonio Fischetti

Portrait
**16 MICHEL LE BRIS,
ÉTONNANT LECTEUR**
par Christine Ferniot

Reportage
**20 LES NOMADES DE
L'OURAL POLAIRE**
par Cédric Gras

Récit
**30 TOUCHEZ PAS
AU GRIZZLI**
par Estelle Nollet

Portfolio
**38 L'ARCHIPEL
DU BOUT
DU MONDE**
par Richard Pak

Portfolio
108 PLONGÉES
par Rodolphe Guignard

Récit
**112 LES ESPRITS DE
PHITSANULOK**
par Gérard Manset

46 *Dossier* LES ÎLES, PARADIS PERDUS ?

48 L'ÎLE ROUGE
par Catherine Poulain

54 PÂQUES, L'ÎLE MALTRAITÉE
par Michel Pierre

60 MAYOTTE, L'OUBLIÉE
par Hubert Prolongeau

66 LES ÎLES FANTÔMES DE LA MANCHE
par Édouard Launet

76 À LA RECHERCHE DES DERNIERS MOKENS
par Capucine Graby

86 SRI LANKA, UNE INDE EN MINIATURE
par Jean-Claude Perrier

92 LOFOTEN, LE PARADIS JUSQU'À QUAND ?
par Nicolas Michel

100 LÉGENDES INSULAIRES
par Gilles Lapouge

Témoignage

**LES VOYAGES
D'UN ÉCRIVAIN
ARABE**

par Alaa El Aswany

118

Entretien au long cours

**FRÉDÉRIC LOPEZ,
RETOUR EN TERRES
INCONNUES**

par Tristan Savin

122

Dionnier

**HENRY
DE MONFREID,
ARTISTE ET
CONTREBANDIER**

par Guillaume de Monfreid

132

Lectures

**SÉLECTION
DE LIVRES**

par les auteurs de Long Cours

138

Regard d'ailleurs

LE LIBAN, CE PETIT PAYS SI IMPORTANT

Dans la mémoire collective, son nom est injustement synonyme de guerre. Pourtant, c'est avant tout une **terre d'histoire**, l'un des plus vieux pays du monde, riche en souvenirs, légendes et monuments. Visite guidée en compagnie des écrivains voyageurs et des poètes.

par Alexandre Najjar

illustrations Matthieu Méron



« Vous avez votre Liban avec tous les conflits qui y sévissent. J'ai mon Liban avec les rêves qui y vivent... Votre Liban est un échiquier entre un chef religieux et un chef militaire. Mon

Liban est un temple que je visite dans mon esprit, lorsque mon regard se lasse du visage de cette civilisation qui marche sur des roues. » Ces mots de l'écrivain Gibran Khalil Gibran montrent bien qu'il existe deux Liban : celui de la guerre, évoquée pendant quinze ans par les télévisions du monde entier, de la « libanisation » inscrite dans les dictionnaires, de l'expression réductrice « C'est Beyrouth ! », de la corruption de la classe dirigeante, d'une part ; et, d'autre part, « le pays du miel et de l'encens », cité plus de soixante-dix fois dans la Bible, berceau de l'alphabet, mosaïque de dix-huit communautés religieuses, réceptacle de dix-sept civilisations, fort d'une diaspora dynamique qui s'ajoute à sa population de quatre millions et demi d'habitants, jalonné de sites naturels ou archéologiques de toute beauté comme Byblos, Baalbek, Saïda, Tyr, Tripoli, Jeïta ou la vallée de la Kadisha...

Faire le tour du Liban, aujourd'hui, à l'instar des nombreux écrivains voyageurs qui, au XIX^e siècle, visitèrent le Levant – je pense notamment à Lamartine, Nerval et Flaubert –, est un exercice aisé puisque sa superficie n'excède pas celle de la Gironde. Mais on ne

peut, en cheminant, occulter ce qui défigure le pays : des constructions anarchiques, des usines polluantes, ici et là des amas d'immondices... Le laisser-aller de la guerre n'est pas seul responsable de cette catastrophe : le canon s'est tu depuis 1990 et rien n'a été fait pour préserver la nature et le patrimoine libanais, livrés aux spéculateurs sans foi ni loi.

Commençons par Beyrouth, ville qui, autrefois, accueillait l'École de droit de Béryte, la plus illustre des sept écoles du monde romain. Réputée pour le génie de ses professeurs, tels Papinien ou Ulpian, cette institution avait valu à Béryte le titre de « Mère des lois »... Auréolée de ce passé glorieux, la capitale libanaise n'a toutefois pas la beauté de certaines villes méditerranéennes :

Cité plus de soixante-dix fois dans la Bible, berceau de l'alphabet, mosaïque de dix-huit communautés

d'un point de vue esthétique, elle ne contente pas le regard. Son charme est ailleurs : il réside dans son courage, sa capacité à rester debout malgré les coups du sort. Beyrouth est une ville orgueilleuse et libre, une ville médiane entre Orient et Occident, entre mer et montagne, une ville cosmopolite où tous les intellectuels persécutés du monde arabe ont trouvé refuge. On y parle l'arabe, avec des accents divers selon les régions,



mais aussi le français, l'anglais et l'arménien, notamment dans le quartier de Bourj Hammoud où vit une importante communauté arménienne. Le français a certes déserté les panneaux publicitaires et la plupart des enseignes, mais il demeure bien présent dans le pays. Plus de 60% des écoles libanaises ont le français comme deuxième langue, et nombre d'universités, comme Saint-Joseph, dispensent leurs cours dans cette langue. Un quotidien (*L'Orient-Le Jour*), enrichi d'un supplément littéraire (*L'Orient littéraire*) et d'une revue destinée aux jeunes, un mensuel économique (*Le Commerce du Levant*) et plusieurs autres périodiques sont publiés en français, et le Salon du livre francophone de Beyrouth accueille chaque année des dizaines d'auteurs locaux et plus de 80 000 visiteurs. La littérature libanaise d'expression française compte d'ailleurs plusieurs écrivains libanais de renom, dont Charles Corm, Georges Schéhada, Farjallah Haïk, Amin Maalouf, lauréat du prix Goncourt et membre de l'Académie française, Vénus Khoury-Ghata, Salah Stétié ou Charif Majdalani, pour ne citer qu'eux. Le français est-il menacé par l'anglais ? Sans doute, mais le trilinguisme que recherche le Libanais évite d'opposer ces deux langues, l'une devenant ainsi le complément de l'autre... Quant à la littérature libanaise d'expression arabe, elle a toujours été avant-gardiste, tant au niveau de la poésie que du roman, et a joué un rôle déterminant dans la Nahda, la Renaissance arabe.

Flâner dans les rues de Beyrouth est ardu : les trottoirs sont étroits, souvent crevassés. Mais chaque quartier possède un charme *sui generis* qui surprend et séduit : le centre-ville, avec ses bâtiments restaurés, la place de l'Étoile et son horloge, ses arcades qui évoquent les toiles de De Chirico, ses églises qui voisinent avec ses mosquées, et ses boutiques de luxe ; le quartier Gemmayzé, avec la rue Gouraud bordée de cafés, de restaurants et de vieilles demeures ; le quartier Sursock, cosu, où trônent le musée du même nom et le palais de lady Cochrane ; Mar Mikhaël et Badaro que fréquentent les noctambules ; le Caracol druze où se trouve l'immeuble habité par le commandant Charles de Gaulle de 1929 à 1931¹, Basta et ses échoppes ; les quartiers marchands de Verdun et de Hamra... La place des Martyrs, où trône une statue imposante, symbolise la liberté sans laquelle le Liban

perdrait sa raison d'être : c'est là que les manifestants se sont rassemblés en 2005 pour réclamer et obtenir le départ de l'armée syrienne, au lendemain de l'assassinat du Premier ministre Rafic Hariri. Quant à la Corniche, elle représente le Liban en miniature : la jeune fille en minijupe y côtoie la femme en tchador, pauvres et riches flânent côte à côte, enfants et adultes y cohabitent en paix. Le vendeur de café ou de

Quant à la Corniche, elle représente le Liban en miniature : la minijupe y côtoie le tchador

limonade, les joggeurs, les marcheurs, les pêcheurs s'y donnent rendez-vous, à l'ombre des palmiers, face à la Méditerranée. C'est dans cette zone que se trouvent les hôtels les plus prestigieux de la capitale, comme le Riviera, le Vendôme, le Phoenicia et le fameux Saint-Georges, dont le bar accueillait journalistes étrangers et espions, et qui a inspiré cinéastes et romanciers. Pendant la guerre, ces hôtels avaient été pris d'assaut par les belligérants qui avaient coupé la ville en deux (Est et Ouest) en dessinant une ligne de démarcation surveillée par des francs-tireurs et envahie par une végétation sauvage...

Beyrouth, c'est aussi le Grand Sérail, ancien siège du haut-commissaire à l'époque du mandat français, qui surplombe des thermes romains ; c'est le Musée national qui expose des pièces de toute beauté, dont le fameux sarcophage d'Ahiram, orné d'inscriptions phéniciennes, et la mosaïque représentant Europe, fille du Liban-Sud enlevée par Zeus déguisé en taureau. Ce mythe, célébré par de nombreux artistes, a donné son nom au vieux continent, de sorte que chaque fois que le mot « Europe » est prononcé, c'est la parenté entre la terre du Liban et le continent européen qui est rappelée ! Au sous-sol du musée, on peut admirer une impressionnante galerie de sarcophages, et, au premier, des dizaines de bijoux, amphores ou statuettes, de l'ère préhistorique à nos jours. Lors de l'invasion du Liban par Israël, en 1982, le conservateur du musée eut l'ingénieuse idée de murer les salles où étaient entassées ces pièces archéologiques à la valeur inestimable. À la fin de la guerre, on retrouva ce trésor intact ! À deux pas

1. Affecté à l'état-major des troupes du Levant, responsable du renseignement militaire, le futur général participa entre autres à la pacification d'une région occupée par l'armée turque (NDLR).

de là, l'hippodrome de Beyrouth. Quand une course locale s'achève, pour éviter de s'impatienter en attendant la suivante, les Libanais parient sur les courses de Longchamp dont ils suivent le déroulement en direct sur des téléviseurs disposés en hauteur. Le contraste est saisissant entre le respect de la tradition, comme le rituel de la pesée, et l'anarchie folklorique à l'arrivée des chevaux : les gagnants envahissent la piste. « Il y a des types qui courent le long de la barrière en criant, ils ont retiré leurs blousons, chemises, kéfiés, et ils les font tourner au-dessus de leurs têtes comme des possédés, témoigne Christophe Donner dans son roman *Vivre encore un peu*. C'est un délire, une transe générale, comme deux cents émeutiers. » L'endroit voisin avec la résidence des Pins. Ce beau bâtiment en pierre de taille jaune, doté d'une porte monumentale, était destiné à accueillir un casino. Considéré par le romancier Henry Bordeaux comme un « palais d'Aladin, un château arabe aux tons d'ocre, entouré de bois de pins, qui se prête à merveille aux fêtes », il devint la résidence des hauts-commissaires de la puissance mandataire, puis, après l'indépendance du Liban en 1943, celle des ambassadeurs français. C'est là que le général Gouraud proclama, le 1^{er} septembre 1920, la naissance de l'État du Grand-Liban.

Conduire au pays du Cèdre relève de l'exploit, tant les automobilistes aiment slalomer entre les voitures au mépris des limitations de vitesse. En sortant de Beyrouth, les embouteillages sur l'autoroute (appelée « autostrade ») tempèrent toutefois les ardeurs des chauffards. En direction du nord, on traverse le tunnel de Nahr el-

Kalb, « le fleuve du chien », appelé ainsi en raison de la présence d'une sculpture ancienne représentant un chien ou un loup. En visite au Liban avec son mari archéologue, Agatha Christie s'est arrêtée là : « Ce qui confère à cet endroit un aspect magique, écrit-elle, c'est un rocher sur lequel les armées étrangères ont gravé des inscriptions immortalisant leur passage sur cette terre. Je me sens ici en présence de l'histoire. » Dix-huit stèles, en effet, y commémorent l'arrivée ou le départ des occupants successifs, du pharaon Ramsès II aux Alliés, en passant par Nabuchodonosor, l'empereur romain Caracalla et Napoléon III...

En remontant la vallée, on arrive aux grottes de Jéïta, ornées de stalactites et de stalagmites, cathédrales naturelles forgées par l'eau et le temps. À l'occasion de l'ouverture au public de celles-ci dans les années 1960, le poète Georges Schéhadé a salué cette « immense tirelire où la nature, jour après jour et le long des siècles, a glissé ses économies, goutte à goutte comme des pièces d'or ». Deux galeries peuvent y être visitées : la galerie haute, à laquelle on accède par un funiculaire et où l'on peut admirer les couleurs changeantes des parois hérissées de concrétions ; et la galerie basse, reliée à la haute par un petit train, où l'on glisse à bord d'une barque à fond plat sur une rivière souterraine à l'eau turquoise et glacée avec, en guise de ciel, une immense voûte rocheuse.

Plus haut dans cette région du Kesrouan, les stations de Faraya et de Faqra proposent des pistes skiabiles, mais à des prix peu abordables. Le Libanais se targue



de « skier le matin et nager le soir », avantage favorisé par l'exiguïté du territoire et par un climat tempéré, quoique très humide sur la côte. Quand le Sannine et l'Hermon, ces deux imposantes montagnes du Liban, se drapent de blanc, on ne se lasse pas de les contempler. Et l'on se dit que l'étymologie du mot « Liban », dérivé

En visite au Liban, Agatha Christie s'est arrêtée là : « Je me sens ici en présence de l'histoire. »

d'un mot araméen qui signifie « lait caillé », n'est pas usurpée. « Le Liban tire aussi son nom de ce mot *Leben* et le doit à la blancheur des neiges qui couvrent ses montagnes, et que les Arabes, au travers des sables enflammés du désert, rêvent de loin comme le lait – comme la vie », précise Gérard de Nerval, qui rappelle au passage que *Leben* signifie « vie » en allemand...

En reprenant la route côtière, Byblos est une destination incontournable : cette ville mythique, vieille de plus de 6 000 ans, est dominée par une forteresse reconstruite par les croisés. C'est de son port que partaient les navigateurs phéniciens, véritables promoteurs du dialogue interculturel, pour fonder des comptoirs, sans coup férir, sur le pourtour du bassin méditerranéen ; c'est à partir de là que l'alphabet des Phéniciens composé

de vingt-deux signes a été diffusé. Je me souviens d'une visite de ce site en compagnie de J. M. G. Le Clézio et d'Olivier Germain-Thomas. Les deux écrivains furent si impressionnés par l'endroit que le premier s'y attarda, les yeux fermés, la main posée sur les remparts comme pour mieux dialoguer avec le passé, et que le second lui consacra un excellent livre intitulé *Un matin à Byblos*. « Visiter Byblos sans se rendre chez Pépé, c'est comme passer une nuit de noces avec un eunuque », prévient une pancarte apposée à l'entrée d'un restaurant situé près du port. Pépé ? Coiffé de sa casquette de marin, toujours basané, Pépé Abed fut l'une des figures légendaires de la vie nocturne du Liban d'avant-guerre. Toutes les célébrités de passage au Liban – Brigitte Bardot en tête – ont fréquenté ses établissements, comme en témoigne l'impressionnante galerie de portraits dédiés, exposée à l'entrée de son restaurant !

Située à cinq minutes de Byblos, Amchit offre des plages propres – ce qui n'est malheureusement pas toujours le cas dans d'autres régions du pays. C'est dans cette localité que la sœur d'Ernest Renan, Henriette, dédicataire de sa *Vie de Jésus*, est enterrée : « Tu dors maintenant dans la terre d'Adonis, près de la sainte Byblos », écrit-il, s'adressant à « son âme pure ». Plus loin, dans le port pittoresque de Batroun, on peut admirer les vestiges de la muraille phénicienne et plusieurs églises. Mais ce qui, dans ce lieu, attire surtout les touristes, c'est la limonade locale, savoureuse, et la vie nocturne en été !



« Bhebak ya Lebnan »... La chanson de Fayrouz, la fameuse diva libanaise, passe à la radio. Avec son mari et son beau-frère, les Rahbani, elle a marqué l'histoire artistique du pays et sa voix résonne encore dans tout le monde arabe. Aujourd'hui, elle se fait discrète, sans doute pour se démarquer de ces starlettes locales qui ont envahi les médias et qui, incapables de bien chanter, minaudent et « font du charme » sur scène... Après une courte visite au fort de Mseilha, perché sur un piton rocheux, on arrive à Tripoli, dominée par la forteresse croisée de Saint-Gilles qui abrite une centaine de chambres, une écurie, de grandes salles, des lieux de prière, une prison et une étable. La cité médiévale est entourée par la ville ottomane, à son tour ceinturée par la ville moderne, remarquable par ses artères tracées au cordeau par le Haussmann du Liban, l'urbaniste français Michel Écochard. La ville possède des richesses insoupçonnées, dont des vestiges mamelouks qui comptent parmi les mieux conservés du monde. Car après avoir été conquise en 1109 par Bertrand de Saint-Gilles, comte de Toulouse, et avoir été la capitale du comté de Tripoli, l'un des principaux États francs du Levant, Trablos al-fayha (Tripoli la parfumée) tomba aux mains des mamelouks du sultan Qalawun...

Tripoli possède un charme certain, avec ses 144 monuments historiques, ses souks, ses khans, ses mosquées, ses hammams, et sa foire internationale conçue par le grand architecte brésilien Oscar Niemeyer, mais elle a été tellement malmenée par la guerre et par des luttes intestines qu'elle donne l'impression de vivre dans un état de léthargie. Au large de Tripoli, du côté d'El-Mina, on peut enfin admirer plusieurs îles – dont l'île des Lapins, qui offre au visiteur un refuge paradisiaque et une eau cristalline. Si cette zone était mieux aménagée, elle serait sans doute l'une des plus prisées de la Méditerranée...

Plus haut, on accède à la Kadisha, la Vallée sainte, avec ses grottes autrefois habitées par des ermites et par les familles chrétiennes fuyant les persécutions, et ses monastères historiques, dont celui de Kozhaya, berceau de l'une des premières imprimeries en Orient, et celui de Mar Licha où repose un anachorète français, François Galaup de Chasteuil (1588-1644), qui quitta sa Provence natale pour mener ici une vie érémitique. Se promener dans la Kadisha, c'est faire une cure de silence et prendre un bain de spiritualité. Plus haut encore, on découvre Bécharré, terre de Gibran, écrivain et peintre célèbre dont le best-seller *Le Prophète* a été traduit dans plus de cinquante langues. Son musée, creusé à même le roc, propose les toiles et les manuscrits de cet artiste

inclassable qui vécut une partie de sa jeunesse au Liban, avant de s'exiler à Boston et à New York, avec un passage de deux ans à Paris. Un exemplaire du *Prophète*, acquis par le musée, attire l'attention : il a appartenu à Elvis Presley lui-même, qui le considérait comme son livre de chevet et l'offrait volontiers à ses amis !

Non loin de là, les Cèdres où se dressent des arbres plusieurs fois centenaires, témoins de l'histoire du Liban. Le cèdre, emblème du pays, se retrouve partout : sur son drapeau, sur les pièces de monnaie, les billets de banque, les passeports, les timbres, voire sur les ailerons de la Middle East Airlines ! Qui, mieux que Lamartine, a salué ces « monuments naturels » ? « Ce sont des êtres divins sous la forme d'arbres », écrit-il dans son *Voyage en Orient*. Symbole de noblesse, de solidité et de pérennité, le cèdre du Liban a inspiré à Horace la formule : « *Cedro digna locutus* » pour désigner un ouvrage bien fait et digne d'être immortel...

Dans la Bekaa, après une halte à Zahlé, on arrive à Baalbek. Le temple de Jupiter, le plus grand du monde romain avec ses six colonnes de granit hautes de vingt-deux mètres, le temple de Vénus et celui de Bacchus, impressionnent le visiteur le plus désabusé. C'est là, en été, que sont accueillis les grands artistes du monde, dans le cadre du prestigieux Festival international de Baalbek. Les blocs mégalithiques qu'on trouve sur place sont si volumineux que des esprits fantaisistes ont émis l'hypothèse selon laquelle les temples de Baalbek auraient été construits par... des extraterrestres. « Une

« Ce sont des êtres divins sous la forme d'arbres », écrit Lamartine à propos du cèdre, l'emblème du pays

race de dieux ou de géants a dû habiter Baalbek », a même soutenu Mark Twain dans *Le Voyage des innocents*, publié en 1869 !

Au bord de l'Oronte, on fait halte pour déjeuner. Le serveur apporte une bouteille d'arak et commence à disséminer les mezzés sur la table, disposés dans des rapiers en terre cuite. Il y a là le *hommos* (purée de pois chiche), le *mtabbal* (purée d'aubergines), le fameux taboulé, très en vogue en Occident, le *fat-touch* (salade aux croûtons de pain), le *foul mdammas* (fêvettes en salade), les feuilles de vigne farcies, les

saucisses épicées (*ma'aneq*) et le *kebbé nayyé* (tartare de viande) – un régal pour les yeux (Balzac ne parlait-il pas de « gastronomie de l'œil »?) et pour le palais! Rien de plus convivial, au fond, qu'un mezzé: les gens se servent ensemble, dans le même plat, à l'aide de morceaux de pain libanais qu'ils plient en forme de cornets pour racler le ravier. Pour tremper son pain dans le même plat qu'une autre personne, il faut être en harmonie avec elle, s'ouvrir au dialogue, oublier rancœurs et préjugés. Comme le baiser ou l'accolade, le mezzé est un signe d'amitié et de paix...

Mais la gastronomie libanaise, désormais classée au nombre des « cuisines du monde », ne se limite pas à ces hors-d'œuvre. Elle comprend aussi une multi-

toujours su assimiler le patrimoine culinaire étranger en l'adaptant ou en le revisitant avec fantaisie.

Le repas avalé, on gagne le Chouf, région encore très boisée où cohabitent surtout chrétiens et Druzes. Arrêt à Deir el-Qamar, terre de mes ancêtres, qui connut son âge d'or à l'époque de l'émir Fakhreddine. Les palais, le musée de cire, la Kaissariyé ou Césarée qui accueillait autrefois le souk de la soie, la place Midan, les ruelles étroites, l'église de Saïdet-el-Tallé sont autant d'attractions intéressantes pour le visiteur. Un peu plus loin, à proximité de Moukhtara, fief de la famille Joumblatt, se dresse le palais de Beiteddine, siège de l'émir Béchir II, avec ses arcades et ses moucharabieh ou balcons fermés, ses salons et son *diwan*, son bassin circulaire, son hammam équipé de mécanismes de chauffage et d'irrigation sophistiqués, et ses dizaines de mosaïques byzantines étalées au sol comme des tapis géants. Dépaysement assuré: on se sent transporté dans un autre âge, à l'époque où les princesses portant des tantours, cette coiffure conique pouvant atteindre soixante-dix centimètres de hauteur, et les hommes affublés de *cherwals*, ces pantalons bouffants, habitaient l'endroit. Un

Tyr a repris des couleurs. Son port, ses pêcheurs, ses plages, son eau claire attirent les vacanciers...

tude de plats et de ragoûts préparés à domicile, dont les recettes se transmettent de génération en génération. Certes, plusieurs d'entre eux s'inspirent de plats connus en Syrie, en Égypte, en Grèce, en Turquie, en Yougoslavie ou au Maghreb, mais le chef libanais a

festival s'y déroule chaque été: dans ce cadre féerique, quoi qu'on chante, la magie est garantie!

Cap sur le Sud. À Saïda, le château de la Mer, où Saint Louis aurait séjourné, vaut le détour. Il ressemble à une île, à un vaisseau géant, relié à la terre ferme par



un pont en pierre monté sur huit arches. On flâne dans le souk; on visite le musée du Savon; on admire le caravansérail ou Khan el-Franj, devenu le siège d'un centre culturel français. Autrefois, cette cité, qu'on appelait Sidon, était redoutable sur le plan intellectuel: artistes, philosophes et savants y avaient élu domicile. « La maîtresse des mers » était aussi le port d'attache des navires phéniciens. Mal entretenue, elle donne aujourd'hui l'impression de dormir sur les lauriers de son passé glorieux.

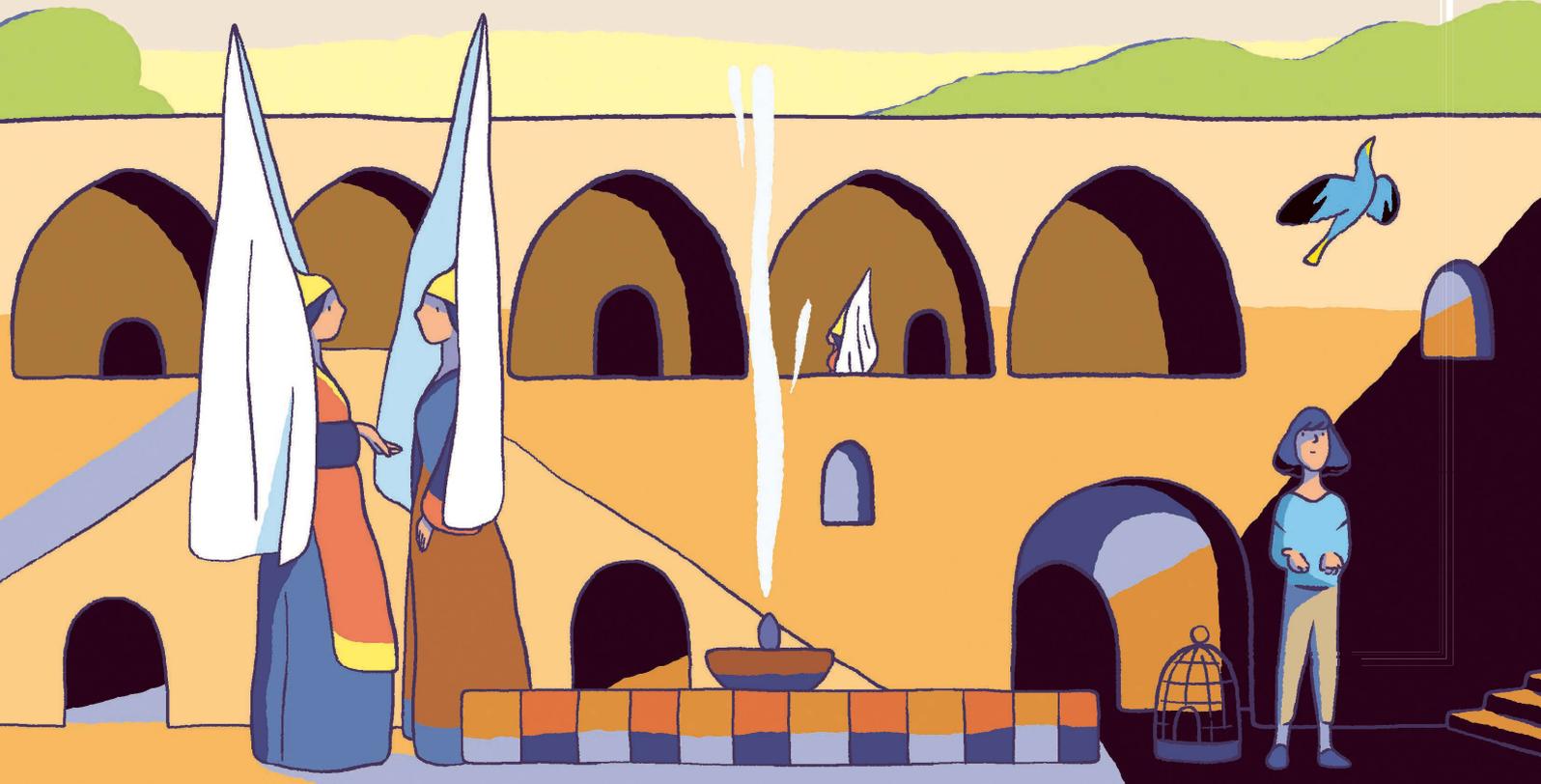
Plus loin, le temple d'Echmoun, découvert en 1900 par un laboureur. Bâti par le roi de Sidon en hommage à un dieu guérisseur, il attirait les fidèles désireux de se purifier dans l'eau sacrée de la source Yidal. C'est là qu'on a retrouvé des statues d'enfants potelés et chauves, semblables à de petits bouddhas, jouant avec une tortue ou un oiseau. Conservés au Musée national, ces gosses de pierre étaient utilisés comme ex-voto en guise de remerciement pour une fertilité retrouvée ou une guérison miraculeuse. Détruit par un séisme, ce temple a été restauré en 1963 par une équipe d'archéologues menée par Maurice Dunand. Il compte aujourd'hui parmi les vestiges les plus importants de l'époque phénicienne. Pendant la guerre, 600 pièces auraient été volées sur ce site. Butin inestimable qu'on ne reverra sans doute plus jamais...

À Tyr, cette cité qui tint tête pendant sept mois à Alexandre le Grand (il croyait pouvoir la conquérir en sept jours), on s'attarde devant la vaste nécropole, jalonnée de sarcophages et de monuments funéraires

en calcaire, en basalte ou en marbre, traversée par une voie romaine coiffée d'un arc de triomphe monumental; on contemple l'hippodrome, l'un des plus vastes du monde romain. Avec un peu d'imagination, on peut se figurer les chars du film *Ben-Hur* s'aligner sur la piste et se lancer dans une course effrénée! Cible des imprécations du prophète Ézéchiël, malmenée pendant la guerre, Tyr a repris des couleurs. Son port, ses pêcheurs, ses auberges, ses plages, son eau plus claire qu'ailleurs attirent les vacanciers locaux et étrangers...

La boucle est bouclée. Bien sûr, il y a d'autres régions, d'autres villages qui méritent l'attention. « Ce petit pays qui est si important », selon la formule de Metternich, recèle des atouts si nombreux que l'on ne se lasse pas de le découvrir et de le redécouvrir. Malheureusement dirigé par une oligarchie mafieuse qui le tire vers le bas, miné par une crise économique sans précédent, il est aujourd'hui comparable à un oiseau encagé qui attend d'être libéré pour prendre son envol. **§**

Alexandre Najjar, né en 1967 au Liban, est écrivain, avocat et directeur de L'Orient littéraire. Il est l'auteur d'une trentaine d'ouvrages, traduits en douze langues, parmi lesquels Le Roman de Beyrouth et le Dictionnaire amoureux du Liban. Il a reçu le prix Méditerranée et le prix Hervé-Deluen de l'Académie française pour son action en faveur de la francophonie. Dernier ouvrage paru: Harry et Franz (Plon, 2018).



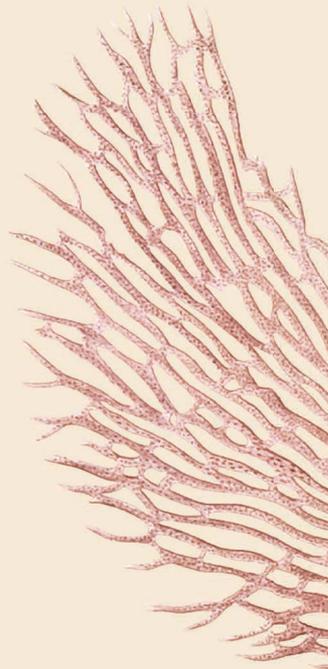
Sciences

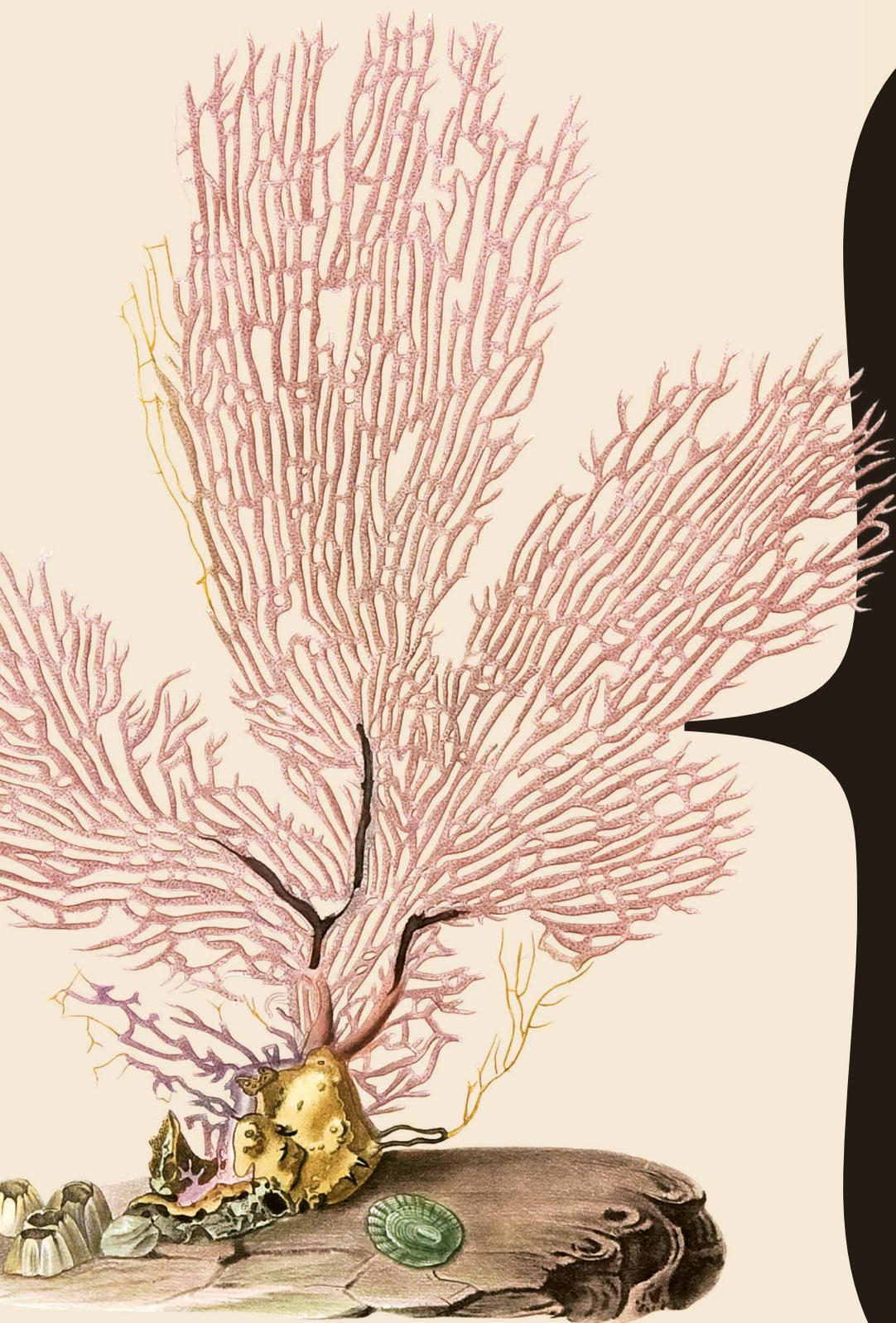
UN CORAIL DANS LE LAVE-LINGE

Des scientifiques se sont inspirés du **système de filtration** des coraux pour inventer un outil réduisant la quantité de microfibrilles en plastique dispersées dans les océans.

par Antonio Fischetti

Gorgone à mailles étroites
(*Gorgonia stenobrochis*),
dessin de Félix Oudart.
Les coraux emprisonnent
les déchets dans leurs tentacules.





Parmi la foule de menaces qui pèsent sur les océans, le plastique arrive en bonne position. De la Polynésie aux Caraïbes, on en trouve partout, sous forme de microparticules. Et sans le savoir, nous participons tous, chaque jour, à cette pollution. Ne serait-ce qu'en lavant notre linge ! En effet, les tissus synthétiques contiennent des microfibrilles de plastiques. Selon une étude réalisée en 2017, une seule machine à laver peut en rejeter jusqu'à 20 millions, qui filent dans les eaux usées, et de là dans les rivières, puis les mers.

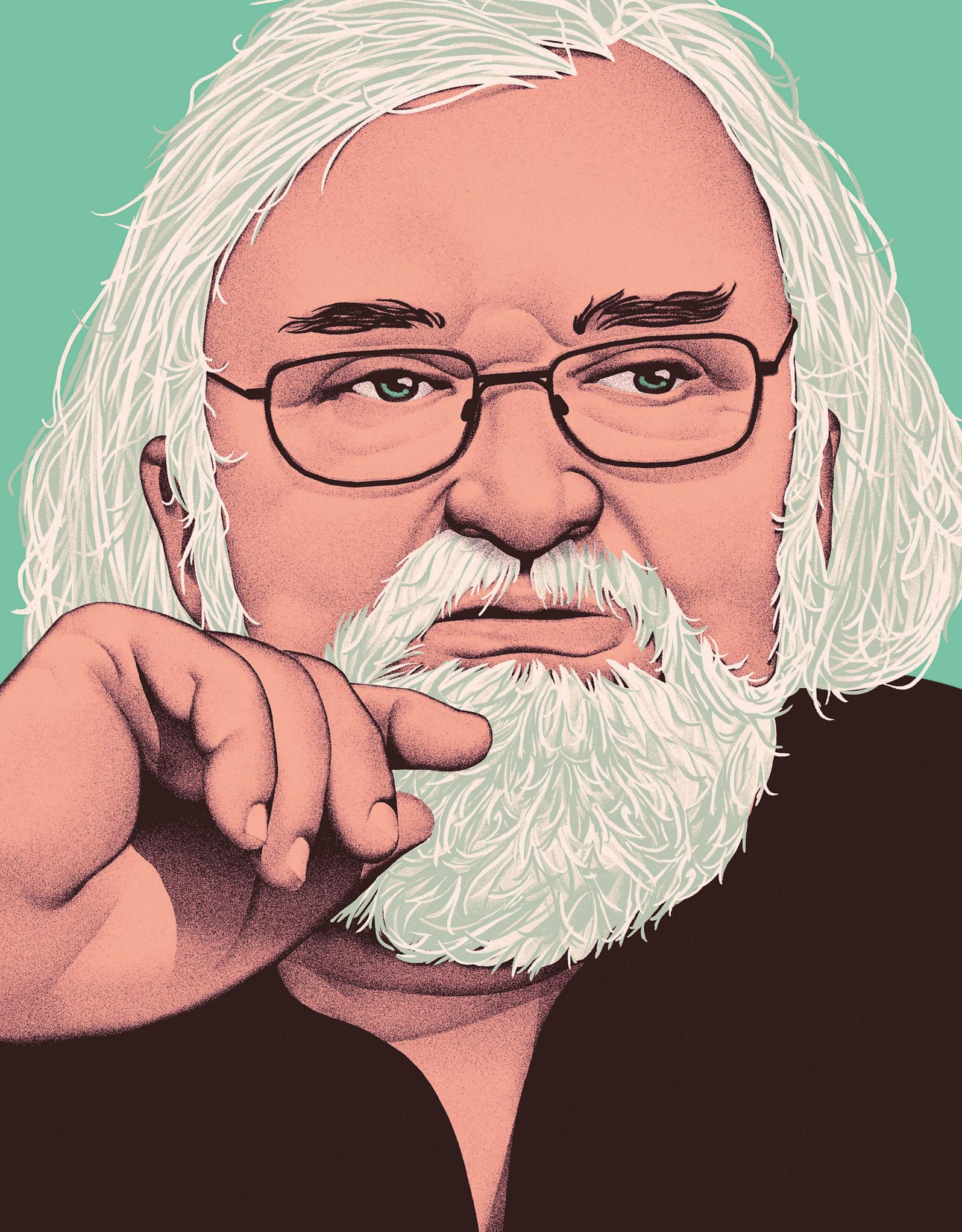
Partant de ce constat effrayant, l'Américaine Rachael Miller, spécialiste des océans, a inventé un système original : la « Cora Ball ». Le principe est inspiré des coraux. Ces animaux sont munis de tentacules qui agglomèrent les particules contenues dans l'eau pour s'alimenter. Cora Ball est une boule de plastique munie d'excroissances à la manière des tentacules du corail. Une fois posée dans le tambour de la machine à laver, elle piège les fibres synthétiques, qu'il suffit ensuite de retirer à la main pour les jeter à la poubelle. Cela paraît tout bête, mais les concepteurs de Cora Ball ont estimé que si seulement 10 % des foyers américains en étaient équipés, ce serait l'équivalent de 30 millions de bouteilles en plastique en moins dans les océans chaque année !

En attendant d'en arriver là, il faut saluer l'élégance d'un principe qui consiste à lutter contre la pollution des océans en s'inspirant d'un animal marin qui en est victime. Et si en plus il est efficace, pas de raison de s'en priver. **8**

MICHEL LE BRIS, ÉTONNANT LECTEUR

Écrivain, éditeur, fondateur du festival Étonnants Voyageurs et Breton viscéral, Michel Le Bris est un **aventurier du livre**, fou de fiction et de jazz, pourvu d'une mémoire d'éléphant et d'une passion sans limites pour Robert Louis Stevenson, son « compagnon de route ».

par Christine Ferniot
illustration Nicolas Dehghani



Prononcez devant lui le mot « bibliothèque » et l'homme est intarissable. Bavard? Allons donc...

Avec sa barbe blanche et son physique de géant des mers, Michel Le Bris aurait pu être un héros du regretté dessinateur Tomi Ungerer; impressionnant et malicieux, explorateur de bibliothèques du monde entier et de librairies de toutes tailles, voyageur « aux semelles de vent ». Cet homme-là s'est construit à travers la littérature, mais aussi la Bretagne... Il leur rend encore hommage dans un nouvel ouvrage, intitulé *Pour l'amour des livres* (Grasset, 2019), un titre qui lui ressemble tant. Cependant, précise-t-il, derrière la lecture se cachent toujours les hommes et les femmes qui lui ont ouvert des mondes infinis, dès son enfance dans la baie de Morlaix, à commencer par sa mère.

Dans les années d'après-guerre, le destin n'est guère favorable pour une fille-mère qui n'a pas pu faire d'études et commence à travailler à dix ans pour faire vivre la famille, renonçant à son rêve de devenir institutrice. Mais elle trouvera en son fils une fière revanche. Lui se souvient de tout: « En récompense de mon examen d'entrée en sixième, ma mère m'avait promis un livre. Nous étions allés le choisir solennellement à Morlaix, dans la librairie Riou-Querné, aujourd'hui fermée. » Il s'agit de *La Guerre du feu* de J.-H. Rosny aîné, dans la collection Rouge et Or. Voici le petit garçon « foudroyé net, dès la première phrase ». Aujourd'hui encore, Michel Le Bris est capable de vous citer les premières lignes de cette aventure qui entrebâille pour lui toutes les portes de l'univers. À cette époque, pour dénicher l'enfant papivore, il faut fouiller dans les greniers alentour, où s'amoncellent de vieux numéros des *Veillées des chaumières*, mais aussi quelques merveilles aventurières comme *Le Bossu* de Paul Féval ou la série des *Pardaillan* de Michel Zévaco.

On imagine bien le rêveur solitaire vauté dans la poussière mais la tête dans les étoiles, avec le bruit du vent et de l'océan à deux pas. Mais il calme tout de suite cet excès de lyrisme, rappelant qu'il faut rendre hommage aux instituteurs, tous ceux qui lui ont expliqué la puissance de l'imaginaire. À chaque fois qu'il en a l'occasion, le voilà citant M. Rospars, qui lui donna accès à tous les livres, ou M. Andrieu, qui l'accompagna dans ses choix lycéens, du côté de Versailles, si loin de sa Bretagne et de sa mère. Qu'importe si Michel se met à lire *La Condition humaine* à dix ans,

il en restera bien quelque chose, peut-être moins que la Bibliothèque verte, lue et relue mille fois.

Un conseil d'ami: ne prononcez pas devant Michel Le Bris les noms de Melville, Jack London, Conrad et surtout Stevenson! Vous risqueriez d'être toujours vissé à la même place, des heures plus tard, tant ce grand bavard devant l'éternel ne cesse d'en vanter le génie. Il aime trop ces « hommes océans », ces écrivains de tempêtes. « La Bretagne et la littérature sont toute ma vie », répète-t-il à l'envi... Il faut lire *L'Homme aux semelles de vent* ou *La Beauté du monde* pour comprendre cette folle liaison amoureuse.

Né en 1944, à Plougasnou, Michel Le Bris a juste vingt-quatre ans lorsque surgit Mai 68. « J'avais terminé HEC, je prolongeais mes études de philo à Nanterre », se rappelle-t-il. C'est alors un jeune homme qui rêve en écoutant du rock et du jazz. En cette époque de *flower power*, Michel Le Bris a rejoint le magazine *Jazz Hot* dont il est devenu le rédacteur en chef. À lui le free-jazz et la poésie de Guillevic

Avec la revue *Gulliver*, qui propose fictions et récits de voyage, il devient le chantre de la « littérature-monde »

comme de Victor Hugo, la musique des sax et celle des phrases. L'un et l'autre se rejoignent, explique-t-il. « Quand la musique intérieure ne souffle pas dans un texte, il n'a pas grand intérêt. Combien de livres ne sont que des synopsis. Pour moi, il faut qu'une phrase se mette à sonner. »

Son amour des disques lui vient des copains d'enfance, ceux qui avaient un Teppaz chez eux, à Morlaix. Il entend alors Duke Ellington et « le grondement de l'orchestre comme les vagues de la mer... Je sentais la même chose lorsque j'étais blotti dans les rochers ou que je lisais *Moby Dick* ». En 1968, donc, l'amateur de culture pop rêve d'une nouvelle société, veut se confronter au réel, inventer d'autres relations entre les êtres. Il s'engage dans la Gauche prolétarienne, dirige le journal du mouvement, *La Cause du peuple*, partage ses enthousiasmes avec Jean-Paul Sartre, Michel Foucault, André Glucksmann, Guy Lardreau, Christian Jambet ou même Maurice Clavel. Et se retrouve sous les verrous durant huit mois. Une fois sorti de prison, il quitte la Gauche prolétarienne, mais ne regrette pas cette effervescence formidable

et continuera de prôner la dimension poétique de l'être humain, loin des théories. « La société n'est pas vivante sans rébellion », affirme-t-il. Il faut lire son ouvrage *Nous ne sommes pas d'ici* pour comprendre sa démarche, sans nostalgie. Il s'intéresse aussi au journalisme et sera du côté de Jean-Paul Sartre à *Libération*, puis passera du *Nouvel Observateur* à France 3 Bretagne.

En 1981, il rencontre Maëtte Chantrel et Christian Rolland, qui travaillent à Radio Armorique et rejoignent son équipe de télévision pour y parler livres et cinéma. « C'était très excitant de travailler avec lui, se souvient Maëtte. Il nous offrait jusqu'à cinq heures d'antenne par jour pour parler culture, avec peu de moyens mais beaucoup d'enthousiasme. » Lorsque Michel quitte France 3, la bande ne se perd pas de vue. « Quand Brigitte Morin a voulu créer un salon littéraire à Rennes, nous avons aussitôt pensé à Michel, qui était alors écrivain et éditeur, reprend Maëtte Chantrel. Puis, tout a été chamboulé quand le maire de Saint-Malo a proposé de faire ce salon dans sa ville. C'était formidable. Viendront se greffer des personnalités comme Jean-Claude Izzo, Jean-Jacques Brochier, Jacques Lacarrière, Jacques Meunier, Nicolas Bouvier, Patrick Raynal... dans la mouvance de cette littérature de voyage que Michel Le Bris nous a tous fait découvrir. »

Peu avant, Michel Le Bris a lancé la revue *Gulliver*, qui propose des fictions et des récits de voyage, à l'instar de la revue anglaise *Granta*. Il devient le chantre de cette « littérature-monde » qui va se développer avec le festival Étonnants Voyageurs, « l'une des plus grandes aventures » de sa vie. Et une expérience inoubliable pour tous les lecteurs qui apprécient le grand large et le tumulte culturel. Le festival, devenu l'un des plus importants de France, fêtera ses trente ans en 2020, restant fidèle au projet d'origine tout en essayant des déclinaisons dans le monde : Missoula, Sarajevo, Bamako, Port-au-Prince, Brazzaville, Haïfa... Ces itinérances engendreront quelques mésaventures : Michel et Maëtte étaient sur place à Haïti le jour du terrible tremblement de terre qui fera tant de morts, laissant le pays exsangue.

Années parfois tragiques, souvent exaltantes, combats de toutes sortes et d'enthousiasmes fous pour dialoguer avec le monde. « Cet homme sent l'air du temps ; il est brillant », reprend Maëtte Chantrel, animatrice phare des cafés littéraires, toujours fidèle à l'aventure Étonnants Voyageurs.

La transmission reste le cheval de bataille de Michel Le Bris : on ne s'étonne pas de le voir publier, bien sûr, les œuvres de Stevenson, mais aussi de

Nicolas Bouvier, plongeant dans sa propre bibliothèque pour conseiller des dizaines d'ouvrages aux éditions Phébus, Payot, Flammarion ou Hoëbeke. Des fictions, des récits, des histoires, loin du structuralisme qui lui donne des allergies.

Pour l'amour des livres s'ouvre sur une scène de cauchemar. Michel Le Bris se réveille à l'hôpital au retour de la salle de réanimation et sa vue est floue. Impossible de lire, d'écrire. Cet homme qui rédige tous ses textes à la main s'imagine alors dictant ses livres, attendant qu'on lui fasse la lecture, et plonge dans le désarroi. Quelques heures plus tard, le chirurgien lui expliquera que tout va rentrer dans l'ordre. « Mais durant cette nuit, j'ai tout repassé dans ma tête depuis le début. J'ai compris que je m'étais construit à travers les livres et à travers ceux qui m'avaient ouvert des mondes. » Aujourd'hui, Michel et sa femme songent à déménager, mais pour ce « théoricien du chaos », il faudrait trier, classer, voire choisir et retirer certains livres. Sa fille, Mélanie, auteur, photographe et aujourd'hui directrice artistique du festival, sourit en sachant bien que ce n'est pas pour demain. Car demain, commence la 29^e édition du festival. Demain, Michel sera dans les écoles et les librairies pour parler littérature. Demain, il relira les essais sur l'art et la fiction de Stevenson. Demain, il se remettra à un nouveau projet littéraire aussi démesuré et impressionnant que les mille pages de *Kong* – ce livre odyssee qui lui demanda huit années de travail. « Après tant d'années, l'acte d'écrire me reste toujours un mystère. Un mystère que je traque, pourtant, de livre en livre, non pour l'élucider mais pour l'éprouver. » Demain, il cherchera encore le mystère du rythme et la surprise du voyage intérieur en se rendant au bord de l'océan pour entendre « les rumeurs des naufrages atlantiques ». Comme l'écrivit son cher Stevenson, son compagnon de route et son meilleur ami : « Tout récit de voyage réussi est un fragment d'autobiographie. » Si Michel Le Bris place cette phrase en exergue d'un chapitre, ce n'est pas un hasard. ⑤

Christine Fenniot est journaliste et critique littéraire. Elle a collaboré au Figaro, au Journal du dimanche, aux Nouvelles littéraires et de nombreuses années à la rédaction du magazine Lire. Elle travaille désormais à Télérama et pour la chaîne Polar+ et anime avec Michel Abescat le blog et le podcast Cercle Polar. Membre du jury du Prix du premier roman et du Grand Prix de littérature policière, elle anime régulièrement des débats avec des écrivains.



Oural
Russie

LES NOMADES DE L'OURAL POLAIRE

Au-dessous du cercle arctique, les vastes étendues de toundra sont le territoire des derniers peuples ouraliens. **Éleveurs de rennes**, Khantys et Komis-Zyrianis perpétuent leurs traditions malgré le progrès... et le froid.

par **Cédric Gras**
photographies **Christophe Raylat**

